

Vingt ans je l'ai chanté ! Mais si mon œuvre est vaine, Si chez nous vient le mal que je fuyais ailleurs, Mon âme montera, triste encor, mais sans haine, Vers une autre Bretagne, en des mondes meilleurs ! Enfin, quand nous aurons mentionné une traduction estimée, bien qu'en prose, de la *Divine Comédie*, et un recueil de chants en dialecte breton, intitulé *Telen arvor* (*Harpe d'Armorique*), nous en aurons fini avec l'œuvre de Brizeux.

La plupart des critiques sont aujourd'hui d'accord sur le mérite du poète et sa valeur morale : « Les vers de Brizeux », écrit G. Planche, « révèlent avant tout une nature sincère. Il ne parle pas pour le plaisir de parler ; il se tait quand il n'a rien à dire. Il laisse à d'autres le soin puéril d'enchâsser dans des strophes étincelantes des simulacres de pensées ; il se contente de raconter simplement ce qu'il a senti. Dans le domaine de la poésie, il n'a jamais confondu le but et les moyens. Il ne décrit pas pour décrire ; il décrit pour donner à ses personnages plus de vie et de relief. Il se préoccupe du paysage, mais dans une juste mesure, et n'oublie jamais l'homme pour le cadre où il a résolu de le placer... » Jamais poète, en effet, ne s'est plus éloigné que Brizeux de cette ridicule théorie de l'art pour l'art, qui compte encore aujourd'hui tant d'adeptes, et qui, depuis plus de trente ans, obstrue chez nous la voie du progrès. Le poète breton avait un amour trop profond de l'art pour ne pas lui assigner un but, et il était de l'avis que le beau est inséparable de l'utile : *Nisi utile est quod facimus, stultum est gloria*. Aussi se préoccupait-il des moindres détails ; il revoyait son style, « ce vernis brillant qu'on met sur les tableaux pour les faire durer », a dit Joubert, il le revoyait avec un soin jaloux. « Tous les poèmes de Brizeux, dit M. Théophile Gautier, sont faits avec un soin, une pureté, une délicatesse extrêmes. On sent que l'auteur, dans ses longs loisirs laborieux, pesait chaque vers, chaque mot, chaque syllabe dans ses balances d'or, s'inquiétait d'une assonance, d'une alliteration, d'une nuance ténue de la pensée, toutes choses dont se soucie peu le vulgaire. » M. L. Ratisbonne nous paraît avoir résumé d'une façon très-juste la nature du talent de Brizeux : « C'est le poète du foyer, dit-il ; il n'a pas un grand souffle, mais son souffle est pur. D'ailleurs, la flûte sur laquelle il soupire est à lui comme à Musset : son verre. » Il y a une originalité véritable dans sa poésie sobre et discrète, idéale et point nuaqueuse, belle avec simplicité, tendre sans mollesse et sans éternelle langueur, et qui répand un parfum doux, mais pénétrant, comme une saine odeur de genêts et de bruyères, de ces bruyères de la lande bretonne au milieu desquelles elle est née. Les vrais poètes, ceux qui ont le je ne sais quoi qu'on ne peut dire et que l'on sent seulement, *quod sentio tantum*, ces poètes à empreintes personnelles sont rares. A ce titre, Brizeux méritait plus d'honneur qu'on ne lui en a fait, et sa réputation n'égale pas, à beaucoup près, son talent.

Brizeux était né pauvre, et il est mort pauvre : le métier de poète n'enrichit guère, et, par malheur, comme dit Ronsard :

La vie est attelée
De deux mauvais chevaux, le boire et le manger.

Le poète n'avait d'autres ressources qu'une modique pension qu'il recevait du ministère de l'instruction publique, et qui, d'ailleurs, suffisait à ses besoins. Sa seule ambition, pendant toute sa vie, fut d'être appelé à l'Académie, et les suffrages qu'il en avait obtenus deux fois semblaient lui permettre d'espérer la réalisation de son rêve. La mort s'est trop hâtée de le prendre ; mais, du moins, son dernier vœu, exprimé dans les vers suivants, aura été exaucé :

A vous, bardes sacrés, ô chanteurs radieux,
Un nid voisin de l'aigle, un tombeau près des cieux !
A vous les hauts sommets ! à moi l'humble vallée,
Et, comme fut ma vie, une tombe voilée.
Tel est mon dernier vœu. Tout près du pont Kerlo,
Dans un bois qui pour maître avait le vieil Elo,
Couché parmi les bois, au murmure des sources,
Je reposerais bien, je crois, après mes courses.

Le gouvernement a fait transporter à ses frais le corps du poète sur les bords de l'Elle, où il repose dans un tombeau élevé par les soins de ses amis et de ses admirateurs.

Nous n'avons voulu jusqu'ici que faire l'éloge du talent de Brizeux, ayant quelque répugnance à faire remarquer de légères taches sur cette figure si pure et si exempte de vaniteuse prétention ; mais nous ne pouvons, consciencieusement critique, laisser croire que Brizeux fut un poète du premier ordre. Brizeux est un poète ému, il n'est pas inspiré. Brizeux n'a pas le grand souffle ; concentré parfois jusqu'à l'étouffement, il n'a pas la libre allure d'une poésie abondante et facile ; beaucoup de vers après sont péniblement attelés deux à deux au joug de la rime, et sa muse traîne à ses pieds nus un peu de gravier, comme une pousière du granit breton ; mais tous ces défauts se cachent sous un bel air de distinction native et de grâce originale. Souvent aussi son talent de description l'entraîne trop loin ; son amour du détail poétique le fait sortir de cette juste mesure qui est le premier caractère du goût. Quelquefois encore sa simplicité si précieuse dégénère en naïveté, nous dirions en prosaïsme, si nous ne soupçonnions quelque grosse injustice dans ce mot appliqué à un écrivain aussi exclusivement poète que Bri-

zeux. La citation suivante, par laquelle nous allons terminer cette notice, nous paraît résumer assez bien les qualités et les défauts de l'écrivain qui en est l'objet. Le poète et Mario sont assis côte à côte au pont de Kerlo, laissant, comme il dit,

Laissant pendre en riant nos pieds au fil de l'eau,
Joyeux de la trébuche, ou bien de son passage
D'arrêter un rameau, quelque flottant herbage.

Il s'écrie :

C'était plaisir de voir, sous l'eau limpide et bleue,
Mille petits poissons faisant frémir leur queue ;
Des insectes sans nombre, ailés et transparents,
Occupés tout le jour à monter les courants ;
Phalènes, moucheron, alertes demoiselles,
Se sauvant dans les joncs du bec des hirondelles.
Sur la main de Marie une vint se poser,
Si bizarre d'aspect, qu'au fin de l'écraser
J'accourus ; mais déjà ma jeune paysanne
Par l'aile avait saisi la mouche diaphane,
Et voyant la pauvrette en ses doigts remuer :
« Elle n'a que sa vie ; oh ! pourquoi la tuer ? »
Dit-elle ; et dans les airs, sa bouche ronde et pure
Souffla légèrement la frêle créature,
Qui, soudain déployant ses deux ailes de feu,
S'éleva dans les airs joyeuse et louant Dieu !
Bien des jours ont passé depuis cette journée.
Hélas ! et bien des ans ! Dans ma quinzième année,
Enfant, j'étais alors ; mais les jours et les ans
Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfants.
Et d'autres jours viendront, et des amours nouvelles,
Et mes jeunes amours, mes amours les plus belles,
Dans l'ombre de mon cœur, mes plus franches amours,
Mes amours de quinze ans refléuriront toujours.

BRIZIO (François), peintre bolonais. V. BRIZIO.

BRIZ-MARTINEZ (Juan), théologien espagnol, né à Saragosse dans la seconde moitié du xvi^e siècle, était abbé du monastère de Saint-Jean-de-la-Pena dans les Pyrénées. Il a laissé, entre autres écrits : *Obsèques du roi Philippe I^{er} d'Aragon* (1599), et *Histoire de la fondation et des antiquités de Saint-Jean-de-la-Pena* (1620, in-fol.), ouvrages composés en espagnol.

BRIZO, déesse du sommeil et des songes, qui était honorée surtout à Délos.

BRIZOMANCIE s. f. (bri-zo-man-si — du gr. *brizo*, je dors ; *manteia*, divination). Divination par l'inspiration de Brizo, déesse du sommeil, et qui consiste à deviner les choses futures ou cachées par les songes naturels ; on la désigne plutôt sous le nom d'ONÉIROCRATIQUE.

BRIZOMANCIEN, IENNE s. (bri-zo-man-si-ain, i-ène — rad. *brizomancie*). Personne qui exerçait la brizomancie.

BRIZOPYRE s. m. (bri-zo-pi-re — du gr. *briza*, espèce de graminée ; *pyros*, blé). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées ; qui paraît être une simple section du genre paturin.

BRIZOUT DE BARNEVILLE, industriel et mécanicien, né à Rouen en 1749, mort en 1842. Il perfectionna une machine inventée par son père pour filer très-fin le coton, et obtint des produits d'une telle ténuité, qu'il fabriqua des mousselines supérieures à celles de l'Inde, et qu'il tira d'une livre de coton 300,000 aunes de fil. Encouragé par Louis XVI, puis par la Convention, il ne put cependant, au milieu des orages de l'époque, parvenir à monter une manufacture considérable, dut accepter une place dans l'administration militaire, et mourut après s'être épuisé en efforts infructueux auprès des gouvernements, pour obtenir l'appui nécessaire à une exploitation en grand de sa machine.

BRIZZI (François), peintre italien, né à Bologne en 1574, mort en 1623. Ouvrier cordonnier jusqu'à l'âge de vingt ans, il étudia ensuite le dessin sous Passerotti, la gravure sous Augustin Carrache, et enfin la peinture sous Louis Carrache. Il fit, sous ce dernier maître, des progrès si marqués, que quelques critiques n'ont pas hésité à le placer, à certains égards, au niveau du Guide, de Tiéni, de Louis Carrache et de Bagnacavallo. On cite, parmi ses estampes, un grand *Paysage*, un *Saint Roch* et une *Fuite en Egypte*. Parmi ses tableaux, la plupart peints sur cuivre et en petites dimensions, on distingue le *Couronnement de la madonna del Borgo*, grande et magnifique composition qui se trouve à Sainte-Pétrone de Bologne, et des fresques du palais Malvezzi-Bonfoli, qui représentent des *Scènes de la Jérusalem délivrée*. — PHILIPPE, son fils et son élève, acheva ses études chez le Guide, et laissa, entre autres œuvres estimées, une *Madone entre saint Sylvestre et saint Jean-Baptiste*.

BROACH, ville de l'Indoustan. V. BAROTSCH.

BROADALBIN, bourg des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, Etat de New-York, comté de Fulton, à 55 kilom. O. d'Albany ; 3,000 h.

BROADWOOD (John), chef d'une célèbre famille de facteurs de pianos, connue en Angleterre et dans le monde entier, né en Ecosse en 1740. C'est à lui qu'on doit la découverte du mécanisme du grand piano-forte, appelé *mécanisme anglais*. Pour donner une idée de l'énorme fabrication de cette maison, disons que, de 1781 à 1856 le nombre des pianos sortis des ateliers de Broadwood s'est élevé au chiffre de 123,750, et que, de 1824 à 1856 in-

clusivement, la moyenne des instruments fabriqués chaque année a été de 2,236, ce qui donne quarante-trois pianos par semaine.

BROAGIUM, nom latin du Brouage.

BROC, s. m. (bro — pour l'étym. v. BROCHE). Vase portatif, quelquefois en étain, le plus souvent en bois cerclé de fer ou de cuivre, ayant une anse et un bec évasé, et dont on se sert communément pour tirer, transvaser, porter le vin : *Mettre du vin dans un broc. Emplir, vider des brocs. Gilet, vieil ivrogne à triple broc, favorisait les désordres de sa femme.* (Balz.) *Le comptoir, plaqué de plomb, est garni de brocs cerclés de fer et de différentes mesures d'étain* (E. Sue.) *La salle se couvrait de brocs de vin nouveau.* (G. Sand.) *De Luisants brocs d'étain étaient accrochés au mur.* (V. Hugo.) *Autrefois, dans les maisons des grands, il y avait des brocs d'argent pour distribuer le vin.* (Bachelet.)

Bonne chère, grand feu ; que la cave enfonce
Nous fournisse, à pleins brocs, une liqueur aimée.

REGNARD.

Prends ton broc,
Ton sac et ton broc !
Sus, frère Broc.

PIRON.

Il Contenu du même vase : *Boire un broc de vin.*

Aux Apollons des cabarets
Paye un broc de Surènes.

BÉRANGER.

Elle est active, adroite, vigoureuse,
Et d'une main potelée et nerveuse,
Soutient fardeaux, verse cent brocs de vin.

VOLTAIRE.

— Métrol. Mesure de capacité de valeur variable selon les localités, et qui, à Paris, valait 2 pintes, c'est-à-dire 1 litre 86. Mesure de capacité usitée en Suisse, principalement dans le pays de Vaud, où elle vaut 13 litres 5.

— *De bric et de broc* (pr. *brok*), loc. adv. De ça et de là, d'une manière et d'une autre : *C'est une fortune amassée de bric et de broc.* DE BRIC ET DE BROC il est arrivé.

— Hist. littér. :

Mon père était broc,
Ma mère était pot,
Ma grand-mère était pinte ;

Refrain d'une vieille chanson composée au xvi^e siècle pour ridiculiser le mariage de Guillaume de Montmorency avec Anne Pot, nièce de Philippe Pot, conseiller intime de Louis XI.

BROC s. m. (brok), Ancienne forme du mot BROCHE, usitée encore dans la locution *De broc en bouche*. Au sortir de la broche : *Manger un gigot de broc en bouche.*

Rôti ne fut jamais ni meilleur, ni plus chaud ;

Mais de broc en bouche il vous faut
En repaître à l'instant votre gueule affamée.

(Les Deux Arlequins.)

Un gros prieur son petit-fils baisoit
Et mignardait au matin en sa couche,
Tandis rostir sa perdrix on faisoit.
Se lève, crache, esmeutit, et se mouche ;
La perdrix vire : au sel de broc en bouche
La devora : bien sçavoit la science.
Puis, quand il eut prins sur sa conscience
Broc de vin blanc, du meilleur qu'on élise,
Bon Dieu, dit-il, donne-moy patience :
Qu'on a de maux pour servir sainte Eglise !

CL. MAROT.

— Fig. Tout aussitôt, lestement très-vite : *On est un peu trop expéditif chez vous : on y roue les gens de broc en bouche, avant que le voisinage même en soit informé.* (Volt.) Cette locution a vieilli.

BROC (Pierre-Paul), médecin français, né à Mégin en 1782, mort en 1848. Il se rendit en 1817 dans l'Amérique du Sud, revint en France vers 1830, et n'ayant pu obtenir une chaire d'anatomie à la Faculté de Paris, il enseigna l'anatomie à l'Ecole pratique avec beaucoup de succès. Ses principaux ouvrages sont : *De la vraie méthode d'enseignement, traité complet d'anatomie descriptive et raisonnée* (Paris, 1833, 2 vol. in-89) ; *Introduction à l'étude de l'anatomie, ou l'Homme considéré en grand sous le rapport des appareils et des fonctions* (1836, in-89) ; *Essai sur les races humaines* (1836, in-89) ; *Entretiens sur l'organisation du corps humain* (1840, in-18).

BROCADEL s. m. (bro-ka-dèl). Forme ancienne du mot BROCARD.

BROCAILLE s. f. (bro-ka-ille — peut être une corruption de *rocaille*). Techn. Petits pavés de rebut qui servent à garnir les chemins.

BROCANPAGE, s. m. (bro-kan-ta-je — Pour l'étym. v. BROCHE). Action de brocanter, commerce de la personne qui brocante : *Les chefs de famille renoncent à la culture pour s'adonner au BROCANPAGE ambulancier.* (Fourrier.) *Là où le commerce arrive, le BROCANPAGE succombe.* (A. Achaud.)

BROCANTEUR (bro-kan-tan) part. prés. du v. Brocanter : *Le marchand d'Estrées allait toujours BROCANTEUR.* (St-Sim.)

BROCANTE s. f. (bro-kan-te — Pour l'étym. v. BROCHE). Pop. Ouvrage de peu de valeur fait par les ouvriers pour leur propre compte, et en dehors de leurs heures de travail : *Cet ouvrier double la valeur de ses journées avec ses BROCANTES.* Marché de peu de valeur ; menus travaux d'art : *Ce marchand n'a fait que deux BROCANTES aujourd'hui. Ah ! je vais travailler, répondit l'artiste, je vais faire des BROCANTES, une corbeille de mariage, des groupes en bronze.* (Balz.) Commerce, industrie du brocanteur : *Il fait la BROCANTE.*

BROCANTE, ÉE (bro-kan-té) part. pass. du v. Brocanter. Vendu et revendu ; troqué à plusieurs reprises : *Des marchandises BROCANTEES.* A force d'être BROCANTEE, une belle boîte d'or devient un mince colifichet. (J.-J. Rousseau.)

BROCANTER. v. n. ou intr. (bro-kan-té — Pour l'étym. v. BROCHE). Acheter, vendre, troquer des marchandises de hasard : *Passer sa vie à BROCANTER.* Par-dessous main, il vend, il achète, BROCANTE et accepte tous les marchés quand ils sont avantageux. (Scribe.)

C'est une illustre au moins, et qui sait en secret
Couler adroitement un amoureux poulet ;
Habile en tous métiers, intrigante parfaite.
Qui prête, vend, revend, brocante, troque, achète,
Met à perfection un hymen ébauché,
Vend son argent bien cher, marie à bon marché.

REGNARD.

— v. a. ou tr. Revendre ce qu'on a acheté, le livrer aux brocanteurs : *Il me répugnait de BROCANTER mes bijoux dans la ville que vous habitez.* (Balz.) *Quoique ce juif fût avare, il se laissa prendre par l'admiration des chefs-d'œuvre qu'il BROCANTEAIT.* (Balz.)

BROCANTEUR, EUSE s. (bro-kan-teur, eu-ze — Pour l'étym. v. BROCHE). L'Année littéraire rapporte que Ménage était au désespoir d'avoir vu naître ce mot et de mourir sans en avoir pu découvrir l'origine. Celui, celle qui brocante : *Dietrich marquait ses tableaux sous le nom de Ditterici, et les BROCANTEURS en prenaient occasion de faire passer ses ouvrages pour des productions italiennes.* (Baill.) *Il fit tout au monde pour avoir ce meuble, mais ce fut en vain, son laquais l'avait déjà vendu à un BROCANTEUR qu'on ne rencontra plus.* (E. Sue.) *Le désespoir s'empara de lui, lorsqu'un BROCANTEUR juif sonna à sa porte.* (A. de Musset.) *Il alla trouver au fond de la Cité un BROCANTEUR auquel il avait eu affaire autrefois.* (G. Sand.)

— Fig. Celui qui avilit quelque chose par le trafic qu'il en fait :

Et les brocanteurs de louanges,
Répétaient sur leurs harpes dorées.

BÉRANGER.

— Encycl. Le brocanteur n'a, dans son commerce, d'autre spécialité que sa généralité même ; il achète et il vend toutes sortes d'objets, seulement il ne les achète jamais directement au fabricant, mais de ceux qui s'en sont déjà servis ; on pourrait dire que le brocanteur est le commerce en vieux. Le fripier et le marchand de bric-à-brac sont aussi des brocanteurs, et il n'est pas facile de dire avec précision ce qui distingue ces trois sortes d'industrie. Cependant, si l'on étudie bien l'usage, on reconnaît que le nom de fripier désigne surtout le marchand qui revend de vieux habits (quoique l'Académie prétende qu'il vend aussi des meubles), et qu'une boutique de bric-à-brac diffère de celle du brocanteur en ce qu'elle est surtout remplie de vieille ferraille, de vieux cuivres, de meubles ayant perdu presque toute leur valeur, tandis que le brocanteur expose à la vue du public des objets qui ne sont pas neufs, il est vrai, mais qui ont encore conservé une partie de leur ancien lustre et dont quelques-uns peuvent faire presque autant d'usage que s'ils étaient neufs ; d'autres même empruntent leur principale valeur à leur ancienneté.

Le brocanteur, par la nature même de son commerce, est en relation journalière avec toutes les misères humaines. Quand la mort vient frapper et disperser les familles, ceux qui survivent sont souvent obligés d'abandonner la demeure où ils ont longtemps vécu avec celui dont ils déplorent la perte, et les meubles qui garnissaient cette demeure passent dans la boutique du brocanteur, qui n'en donne pas quelquefois la dixième partie du prix qu'ils avaient coûté. Si, dans l'espoir d'en obtenir un peu davantage, on prend le parti de faire porter ce mobilier dans les salles de vente, on est presque toujours déçu ; car, outre les frais que cela entraîne, on est victime d'un pacte secret en vertu duquel les brocanteurs ont trouvé le moyen d'éliminer les acheteurs bourgeois dont la concurrence pourrait leur porter préjudice. Ce pacte est bien simple : les brocanteurs se connaissent ; dès qu'ils voient parmi les enchérisseurs une figure inconnue, ils s'arrangent de manière à lui ôter l'envie de revenir une autre fois, en poussant les enchères bien au delà de la valeur réelle des objets ; si, une fois sur dix, il arrive qu'un de ces objets ainsi surenchérissés leur soit adjugé à eux-mêmes, c'est une perte exceptionnelle, dont la compensation ne se fera pas attendre longtemps. En somme, que le brocanteur traite directement avec les particuliers, ou qu'il aille se pourvoir dans les ventes à la criée, il trouve toujours le moyen de payer 10 francs ce qui en a coûté 100, et ce qu'il revendra lui-même 50 et souvent 80 francs.

Bien souvent aussi, des familles laborieuses, qui ont longtemps joui d'une honnête aisance, sont visitées par la maladie ou par d'autres infortunes ; alors, quand elles ont épuisé leurs modestes épargnes, elles se voient forcées, pour vivre ou pour payer le médecin et les médicaments, de porter chez le brocanteur, l'une après l'autre, les diverses pièces de leur mobilier ou de leur linge, en commençant par celles qui sont le moins indispensables ; ou bien, c'est au Mont-de-Piété qu'on les porte d'abord, dans l'espoir que le faible prêt obtenu en échange du gage permettra d'arriver à des jours meilleurs et qu'on pourra plus tard ren-